

## SAINT LAMBERT ET SAINT HUBERT.

En 656, après la mort de Sigebert III, Clovis II, frère de ce prince, fut le cinquième roi sous lequel les trois États franks, la Bourgogne, la Neustrie et l'Ostrasie, se trouvèrent réunis. Mais il mourut vers la fin de la même année, laissant trois fils, dont l'aîné, Clotaire III, comptait quatre ans à peine, et dont les autres, Théodéric II et Childéric II, étaient plus jeunes encore. La minorité de ces trois princes fut on ne peut plus désastreuse pour l'empire frank ; car jamais on n'y vit autant de désordres, de violences et de crimes que durant les années qui s'écoulèrent depuis 656 jusqu'en 688. Clovis II descendu dans la tombe, Erchinoald, qui était issu du sang royal et qui exerçait alors la mairie du palais, avait fait proclamer roi de Neustrie et de Bourgogne Clotaire III sous la tutelle de sa mère Bathilde, ancienne esclave de ce leude. Presque en même temps, Childéric II avait été accepté comme roi par les chefs ostrasiens, qui lui avaient désigné Wulfoald pour maire palatin. On le voit, Théodéric II se trouvait exclu du partage des couronnes, et il n'était plus question de

Dagobert II, fils unique de Sigebert III, depuis que ce jeune prince avait été écarté, à l'âge d'un an, par l'usurpateur Grimoald et enfoui, par l'évêque Dido de Poitiers, dans un monastère inconnu d'Irlande.

Or, le maire Erchinoald ne tarda pas à suivre dans la tombe Clovis II, après une administration à la sagesse de laquelle tous les contemporains rendent hommage. Alors les leudes neustriens et bourgondes lui donnèrent pour successeur le comte Ébroïn, homme de basse extraction, mais qui s'était élevé au premier rang par sa bravoure, et dans lequel les seigneurs, si bien tenus en bride par la fermeté d'Erchinoald, crurent voir un instrument capable de satisfaire leur soif de pouvoir et de richesse. Ils se trompaient. Une fois investi de l'autorité palatine, l'égoïste Ébroïn ne songe plus qu'à sa propre fortune. Jamais tyran semblable n'a été vu parmi les Franks. Il met en oubli les lois et l'équité. Il vend la justice au plus offrant. Sa rapacité est insatiable, et il ne travaille qu'à amasser des trésors, n'importe par quels moyens. Il foule aux pieds les leudes et les évêques. En vain la mère du roi, la pieuse Bathilde, qui n'a pas dépouillé, en montant les marches du trône, les vertus qu'elle a pratiquées dans son humble condition de serve, s'efforce-t-elle de ramener le despote à des sentiments plus humains. Ébroïn et ses complices l'enferment dans le couvent de Chelles. Dès lors l'autorité que le maire s'arroge dans tout l'empire ne connaît plus de bornes. Elle ne respecte pas même les hommes d'Église ; car il fait mettre à mort dix évêques et un grand nombre de prêtres. En 670, après la mort de Clotaire, il va jusqu'à élever de son propre chef, et sans l'avis d'aucun des leudes, Théodéric II à la royauté en Neustrie et en Bourgogne. Mais la mesure est comble. Les seigneurs comprennent qu'Ébroïn n'a porté ce prince au trône que pour mieux consolider sa propre puissance. Aussi les voilà qui courent aux armes et saisissent le nouveau roi, qu'ils confinent dans l'abbaye de Saint-Denis, et son maire qu'ils font tondre dans le monastère de Luxeuil. En même temps ils proclament souverain des trois royaumes Childéric II d'Ostrasie. Cependant trois années s'écoulent, et ce prince, devenu odieux par sa faiblesse et par ses désordres, disparaît à son tour, frappé à mort dans la forêt de Livri par les ducs Bodilo, Ingolbert et Amalbert. A cette nouvelle, le maire Wulfoald s'enfuit en Ostrasie, fait tirer Dagobert II du monastère irlandais où ce prince avait passé dix-sept ans, et le présente aux leudes ostrasiens, qui le reconnaissent pour leur roi. Dans ces entrefaites, Bodilo et son compagnon ouvrent les portes de Saint-Denis et en font sortir Théodéric II, qu'ils investissent pour la seconde fois des royaumes de Neustrie et de Bourgogne à Nogent-sur-Seine, en lui adjoignant, en qualité de maire palatin, Leudesius, fils d'Erchinoald. On semble pouvoir espérer quelque repos, quand on apprend tout à coup qu'Ébroïn s'est échappé du monastère de Luxeuil et qu'il se dispose à ressaisir le pouvoir. En effet, il se hâte de rassembler autour de lui ses serviteurs, ses anciens complices et tout ce qu'il peut recruter d'hommes prêts à servir une cause quelconque, pourvu qu'elle offre une chance de fortune. Avec ces forces, il se rend au Pont-Sainte-Maxence sur l'Oise, où il surprend et massacre l'escorte de Théodéric. Il court ensuite à Baisiu, près de Corbie, où il s'empare du trésor royal. Puis il se met à la poursuite de Leudesius, à qui il demande une entrevue et qu'il fait traitreusement mettre à mort dans cette conférence. Ce n'est pas tout. Renforcé des secours que lui

amènent quelques leudes ostrasien, il fait répandre le bruit que Théodéric a été enveloppé dans le massacre de Pont-Sainte-Maxence, et proclame roi, sous le nom de Clovis, un imposteur qu'il fait passer pour un fils de Clotaire III. Dès ce moment, abrité par ce fantôme de souverain, il songe à frapper tous ceux qui ont pris part à sa propre chute. Il s'achemine d'abord sur la Bourgogne et commine la peine de mort contre les leudes et les évêques qui refusent de reconnaître le faux Clovis. Il les fait immoler par ses sicaires jusque dans les villes les plus populeuses. Leodegar, évêque d'Autun, s'offre volontairement aux coups de ces bandits pour préserver du pillage cette antique cité. Genesisius, évêque de Lyon, n'est sauvé des assassins que par le courage de ses hommes d'armes et des bourgeois de la ville.

Chose inouïe ! ce monstre ne tarde pas à se retrouver en faveur auprès de Théodéric II. Soit que le roi, réduit à la dernière extrémité par l'ascendant qu'Ébroïn est parvenu à reprendre, se sente forcé d'en venir à un accommodement, soit qu'Ébroïn lui-même comprenne l'impossibilité d'opposer plus longtemps à Théodéric, reconnu vivant, le souverain frauduleux qu'il a élevé sur les Franks, et dont la légitimité est devenue un objet de doute pour un grand nombre de gens, tous deux se réconcilient, et Clovis III est livré à la mort ou à l'oubli, qui est la première mort des puissances déchues. Cette réconciliation opérée, on vit un autre spectacle : on vit les leudes, les uns par crainte, les autres par espérance, promouvoir pour la seconde fois à la dignité de maire palatin l'homme chargé de tant de crimes. Sa nouvelle administration ne pouvait être que ce qu'avait été son premier passage au pouvoir. A la vérité, il commença par déclarer le maintien de la possession des terres bénéficiaires. Mais ce ne fut là qu'une véritable dérision, cette mesure ne devant servir qu'à légitimer la collation arbitraire des domaines royaux qu'il avait faite exclusivement à ses créatures. Bientôt le terrible maire jette le masque et saisit le moindre prétexte pour se débarrasser des leudes qui lui ont été hostiles naguère ou qui lui portent ombrage. Les supplices les plus cruels ne leur sont pas épargnés. La confiscation des biens et l'exil sont les moindres des peines qu'il leur inflige. Les évêques ne sont pas plus respectés qu'auparavant. Il les dépose au gré de son caprice et les bannit des deux royaumes, pour conférer à ses créatures les sièges devenus vacants. Il pille sans pitié le trésor des églises, des monastères et des refuges de veuves nobles ; il chasse les religieuses de leurs moustiers et ne recule devant aucun crime. Après avoir affermi sa puissance par ces forfaits, qui en définitive ne sont que des moyens de rapine destinés à enrichir les sicaires sur lesquels il s'appuie, il se tourne du côté de l'Ostrasie et se résout à frapper à la fois Dagobert II et son maire Wulfoald. Il commence par livrer, dans le voisinage de Langres, un combat sanglant à Wulfoald, qui y succombe (678). Bientôt après, Dagobert est mis à mort par ses propres leudes, dont il méprisait les conseils et auxquels il s'est rendu odieux en voulant leur imposer des tributs. Quelques-uns d'entre eux vont plus loin, ils s'attachent à la cause de Théodéric et reconnaissent Ébroïn comme maire d'Ostrasie. Mais d'autres, parmi lesquels se trouve le duc Pepin, petit-fils d'Arnould de Metz et de Pepin de Landen, s'opposent de toutes leurs forces à l'intrusion d'Ébroïn et organisent une énergique résistance contre son autorité abhorrée. Cependant cette résistance devient inutile, car un matin on apprend que le maire palatin a expiré pen-

dant la nuit, frappé à la tête d'un coup d'épée par un leude nommé Ermenfried, qu'il avait dépouillé de ses biens et menacé de mort (681). Ce meurtre délivra les royaumes franks de l'oppresseur qui les avait gouvernés pendant vingt ans en maître absolu, et en même temps il prépara le retour de la mairie à la famille de Pepin de Landen.

On comprend aisément ce que la cause de la civilisation dut devenir au milieu de ces luttes sanglantes, de ces désordres et de ces crimes. En effet, quand les grands professaient d'une manière si effroyable le paganisme dans leurs actes, quel effet la parole des missionnaires eût-elle pu exercer sur l'esprit des humbles, attachés au paganisme des croyances et des pratiques? Aussi cette période épouvantable déterminait-elle sinon un mouvement de recul, au moins un temps d'arrêt dans la marche des missions. Toutefois, au milieu de ces circonstances difficiles, l'ardeur de ceux qui se consacraient à la propagation de l'Évangile ne se ralentit point, comme nous le prouve, entre autres, l'histoire de cet illustre prélat que la ville de Liège adopta plus tard pour son patron.

Né, vers l'an 636, d'une famille riche et puissante qui habitait Maestricht et dont le chef, selon la tradition, s'appelait Aper, il reçut au baptême le nom de Lambert avec le titre de chrétien. Depuis son berceau, l'enfant sembla réservé à d'autres destinées que celles d'un leude ou d'un homme d'épée; car les naïves légendes du moyen âge rattachent à la première période de sa vie une foule de miracles qui annoncent l'apôtre futur de la Hesbaye et de la Toxandrie. Après avoir été élevé, sous la discipline tendre et pieuse de sa mère Hysplinde, jusqu'à l'âge où son intelligence put s'ouvrir à l'étude des lettres, il fut remis à l'archiprêtre Landoald, compagnon de saint Amand, pour être initié à tout ce que comportait alors la science des hommes d'Église. Son éducation, commencée dans la solitude de Wintershoven, domaine qu'Aper avait donné à l'église de Maestricht et où Landoald avait fait construire un oratoire dédié au prince des Apôtres, fut achevée sous la direction d'Amand, de Remacle et surtout de Théodard, dont il devint le disciple préféré.

Lorsque le siège de Maestricht, que saint Amand et saint Remacle avaient successivement résigné, fut devenu vacant par la mort de saint Théodard, tombé, en 632, dans la forêt de Biwald, près de Spire, sous les coups d'une bande de meurtriers, personne ne parut plus digne que Lambert de la crosse que ses célèbres prédécesseurs avaient illustrée par leur piété exemplaire. Aussi le roi Childebart s'empresse-t-il de se rendre au vœu unanime des habitants chrétiens et du clergé de la ville épiscopale, et de ratifier la nomination de Lambert comme évêque de Maestricht.

Dès lors commence pour le successeur de Théodard cette vie rude et laborieuse de l'apostolat, qui a été jusqu'alors l'objet de tous ses vœux. Le pallium à capuchon sur les épaules, la croix d'une main, le bâton de voyage dans l'autre, le voilà qui s'aventure au milieu des populations grossières et sauvages du Mosegau, parcourant les villages et les bourgs, cherchant partout à trouver des âmes qu'il puisse faire participer à l'héritage éternel, exhortant par de fréquentes prédications ceux qu'il aspire à gagner au royaume du Christ, ranimant ceux qui chancellent, encourageant ceux qui persévèrent, et, nouveau saint Paul oubliant les fatigues et les soucis pour aug-

menter le troupeau confié à sa sollicitude. C'est surtout vers la Toxandrie que se dirigent ses courses pieuses. Cette contrée inhospitalière, qui fut le premier territoire occupé par les Franks saliens dans la Gaule et où l'empereur Julien les trouva établis, s'étendait entre la Meuse, la Dyle et l'Escaut. Elle correspondait à peu près à la Campine actuelle. A cause de l'isolement où elle se trouvait, le paganisme germanique y avait repris toute son âpreté primitive, tous ses rites barbares; car aucune trace du passage de saint Domitien n'y avait survécu. On conçoit la ferveur que mit Lambert à éclairer les pauvres idolâtres perdus dans ces solitudes pour le monde, comme ils y étaient perdus pour les lumières de la vérité. Aussi, pour nous servir d'une expression d'Anselme, l'un des biographes de notre héros, l'intrépide soldat de la civilisation entame ce peuple avec l'arme de la parole divine, plus forte que les armes d'acier et de fer. Les barbares lui résistent d'abord, et l'accablent d'insultes et d'outrages. Mais, fort de l'ardeur qui l'anime, il finit par triompher de leur obstination. Dès lors il commence la conquête chrétienne de la Toxandrie. Il renverse les temples et les remplace par des églises ou des chapelles<sup>1</sup>; il brise les idoles, il abat les arbres sacrés pour y substituer l'image de la croix du Rédempteur.

Mais en 670, voilà que tout change de face. Après la mort de Clotaire III commencent ces troubles, ces écroulements de trônes qui épouvanteront pendant dix-huit ans les peuples des trois royaumes, et surtout ces sanglantes réactions qu'Ébroïn va exercer jusque dans l'Ostrasie. Lambert, qui a acquis, dans toute cette partie de l'empire frank, un ascendant suprême par sa vertu évangélique et par sa haute intelligence, ne peut échapper à la haine que le maire palatin éprouve pour tout ce qui lui porte obstacle, ne fût-ce que par l'exemple d'une vie sans reproche. En 678, il est même chassé violemment de son siège épiscopal, et une créature d'Ébroïn, que la tradition nous représente comme un clerc de l'église de Cologne, mais qui était probablement un de ces simples hommes d'armes, comme on en vit, à cette époque, introniser plus d'un dans les diocèses franks pour s'enrichir des biens de l'Église, prend à Maestricht la place de Lambert.

L'évêque, expulsé de son église, n'a d'autre refuge que le monastère fondé naguère à Stavelot par saint Remacle et caché dans les solitudes forestières de l'Ardenne, où le pouvoir du redoutable maire ne saurait l'atteindre. Il y passe sept ans tout entiers, se soumettant, comme le plus simple moine, à la rigide discipline de saint Benoît, et donnant en toutes choses l'exemple de l'humilité et de l'obéissance monastique. Ces sept années étant écoulées, et le soulèvement des leudes ostrasiens ayant amené la chute et la mort d'Ébroïn, Lambert, à la voix de Pepin d'Herstal, sort de sa retraite et va reprendre sa place au milieu du troupeau dont la violence de l'oppresser des Franks a seule pu l'éloigner. Il recommence aussitôt ses courses pastorales parmi les Toxandres, afin de réparer les ravages que l'intrus a pu faire dans

<sup>1</sup> Le mot germanique *hearg*, bois sacré ou chapelle païenne (cf. notre *Histoire des Belges*, t. II, p. 72), se retrouve dans le nom de quatre localités de la province du Limbourg : *Herck-Saint-Lambert*, *Herck-la-Ville*, *Herkenrade* et *Herckenbosch*. Les deux premières sont situées sur la partie du territoire de la Toxandrie où Lambert pénétra, selon les chroniqueurs Anselme et Godescalc (cf. CHAPEVILLI *Gest. Pontif. Leod.* I, p. 333 et 338), et le nom de cet évêque est resté attaché à l'une d'elles, fait qui nous paraît contenir un véritable renseignement historique.

cette communauté naissante et peut-être incomplètement attachée à l'Évangile. Partout où il peut conquérir quelques néophytes au Christ, il élève une église ou un oratoire, et laisse au milieu d'eux un de ses compagnons pour les diriger et les maintenir dans la voie de la vie et de la vérité. Quelques traditions rapportent qu'il ne laissa aucune partie de la Toxandrie sans la visiter, et qu'il pénétra au sud-ouest jusqu'aux environs de Malines. Ce qui est certain, c'est qu'il s'avança fort avant dans le nord et qu'il alla même conférer, au delà de la Meuse et du Rhin, avec saint Willibrord, ce moine northumbrien qui figure au nombre des apôtres les plus fervents de la Frise, et dont le nom se rattache à la fondation de l'évêché d'Utrecht.

Nous avons dit comment, en passant un jour dans la vallée de la Meuse, à l'endroit où le ruisseau de Légie se jette dans ce fleuve et où s'élève aujourd'hui l'importante ville de Liège, saint Monulphe fut séduit par l'agreste et calme beauté de ce lieu et y fit construire un oratoire qu'il dédia aux martyrs saints Côme et Damien. Lambert avait fait transporter dans cette solitude et mis sous la protection de ces deux saints les restes de son maître chéri Théodard. Souvent, après les courses laborieuses de son apostolat, il allait, accompagné de quelques rares serviteurs, se recueillir plus encore que se reposer, dans cette solitude, et se faire, selon la poétique expression de saint Bernard, le disciple des hêtres et des chênes. Une modeste cellule de bois, contiguë à l'oratoire, servait d'abri à Lambert pendant le temps qu'il consacrait, dans cette tranquille retraite, à la prière et à la méditation.

Non loin de là se trouvaient deux villas devenues plus tard si célèbres par le séjour qu'y fit Charlemagne, celle de Jupille située sur la rive droite, et celle d'Herstal située sur la rive gauche de la Meuse. C'est à l'une d'elles que le troisième maire palatin de la famille de Landen doit son surnom d'Herstal. Ce voisinage, et plus encore la réputation de sainteté dont jouissait Lambert, avaient établi d'étroits rapports entre l'évêque et le dignitaire politique ; et, durant les moments que le prélat venait passer au bord de la Légie, ils se voyaient souvent.

Or, au nombre des fidèles attachés à la truste de Pepin, il s'en trouvait un qui possédait de grands domaines dans le même voisinage : c'était le comte Dodon, à qui la tradition a donné le surnom d'Avroy. Ce leude avait une sœur nommée Alpaïs, dont la beauté parvint à séduire le cœur du maire de palais. Pepin ne put résister aux charmes de cette femme, et, bien qu'il fût marié à Plectrude, qui s'était retirée à Cologne et dont il avait obtenu deux fils, Drogon et Grimoald, il répudia la compagne de sa vie, en dépit des lois canoniques, et prit ouvertement pour concubine la belle Alpaïs. A coup sûr, l'Église ne pouvait souffrir en silence un pareil scandale sans élever la voix contre cette flagrante infraction à la loi du mariage chrétien. Mais aucun des évêques d'Ostrasie n'eut le courage de faire entendre à Pepin la parole du Christ, et tous furent, selon l'énergique expression du chanoine Nicolas, « comme des chiens muets qui ont peur d'aboyer. » Il y en eut cependant qui ne craignit pas d'adresser de sévères remontrances au maire adultère et de lui enjoindre de renoncer à Alpaïs. Vaincu par l'autorité du langage que le saint évêque lui parla, Pepin parut se résoudre à renvoyer sa concubine, à reprendre son épouse légitime et à racheter sa faute par la pénitence. Mais, faible à l'endroit du cœur, il ne put persévérer dans sa résolution, et bientôt il s'attacha plus fortement

que jamais à la sœur de Dodon. Toutefois Lambert ne cessait d'admonester Pepin et de le conjurer de changer de vie.

L'obstination que mettait le prélat à fatiguer de ses remontrances le maire d'Os-trasie ne pouvait manquer d'exciter vivement la colère d'Alpaïs, qui, en effet, s'en plaignait chaque jour à son frère. Le leude ne fit aucune difficulté d'épouser la querelle de sa sœur. D'ailleurs, il avait déjà un grave motif d'animosité contre Lambert. Ses deux neveux, Gall et Riold, avaient à plusieurs reprises, avec leurs hommes d'armes, fait des courses et exercé des pillages dans les domaines de l'Église de Maestricht. Mais un jour ils étaient tombés eux-mêmes dans une embuscade, et tous deux y avaient perdu la vie. Aussi Dodon se réjouit-il de trouver une occasion ou un prétexte de venger la mort de ses proches, assuré qu'il était de son impunité s'il frappait l'évêque. Cependant il ne voulut pas tout d'abord recourir à la violence, et il jugea à propos de dissimuler pour l'atteindre plus sûrement. Une circonstance inattendue vint tout à coup le décider.

Un jour, comme Lambert est venu s'installer dans sa cellule au bord de la Légie, Pepin le fait inviter à se rendre à Jupille pour conférer avec lui d'affaires publiques. L'évêque n'hésite point à se rendre à cette invitation, et, la conférence finie, il est engagé à prendre part au repas du maire, ce qu'il accepte. Un grand nombre de leudes sont assis à la table du festin, où règne une gaieté douce et réservée, jusqu'au moment où Pepin avance sa coupe vers le prélat en le priant de la bénir selon l'usage. Tous les convives imitent l'exemple de leur chef, et Lambert se dispose à prononcer sur les vases la formule consacrée. En ce moment, il s'aperçoit qu'Alpaïs a glissé sa coupe parmi celles des seigneurs, s'imaginant que la bénédiction épiscopale sera comme une consécration de la légitimité des liens qui l'attachent au maire. Aussitôt il se lève, et, s'adressant à Pepin :

— Admirez donc, lui dit-il, l'audace et l'impudence de cette femme !

Puis, se dirigeant vers la porte, il sort du palais.

A ce moment, une stupéfaction profonde remplit l'esprit de tous les convives ; il n'en est pas un seul qui ne craigne de voir Pepin céder à la colère et se porter à quelque acte de violence contre l'évêque. Mais, dissimulant plutôt qu'il n'étouffe les sentiments qui l'animent, le maire s'empresse d'envoyer plusieurs d'entre les seigneurs les plus considérables de sa maison pour tâcher de ramener Lambert, qui, en effet, retourne avec eux sur ses pas. Alors Pepin essaye de l'adoucir par des flatteries, de belles paroles et des promesses de bénéfices, et le conjure de consentir à légitimer son union avec Alpaïs. L'évêque restant inébranlable, le maire change tout à coup de ton et de langage et cherche à l'effrayer par des menaces. Le prélat ne fléchit pas plus devant les menaces qu'il n'a cédé aux promesses. Et, après avoir de nouveau remontré à Pepin combien sa conduite blesse toutes les lois de Dieu, il retourne tranquillement vers la Légie, le soir commençant déjà à tomber.

Pleine de confusion et de rage, comme une autre Hérodiade, Alpaïs envoie sans retard des messagers à son frère pour l'informer de ce qui venait de se passer. En apprenant toutes ces choses, Dodon est transporté de colère, et il jure de se venger. La nuit sera le témoin muet d'un grand crime.

Dans ces entrefaites, Lambert avait regagné sa cellule et s'était livré au repos.

Après l'heure de minuit, il avait réveillé ses serviteurs pour réciter les nocturnes, selon l'usage apostolique ; puis il avait regagné sa couche. Le jour commençait à poindre, et rien n'annonçait ce qui se préparait, lorsque tout à coup l'habitation de l'évêque se trouva cernée par une foule de gens armés que Dodon conduisait lui-même. La légende, qui s'accommode si bien des choses merveilleuses, rapporte qu'en ce moment une croix lumineuse apparut au-dessus de la cellule de Lambert aux yeux desassaillants. Cette vision ne les arrête pas ; l'habitation de l'évêque est envahie. Au premier bruit, il s'est jeté hors de son lit et a saisi l'épée d'un de ses compagnons ; mais, rejetant aussitôt cette arme, il n'a plus recours qu'à celle de la prière. Toutefois ses serviteurs et ses compagnons, parmi lesquels se trouvent ses deux neveux Pierre et Andolet, essayent de contenir la troupe furieuse des agresseurs. Forcés enfin de céder au nombre, ils reculent et tombent les uns après les autres sous les coups des furieux que Dodon anime de sa voix et de son exemple. Pendant ce temps, le prélat, après avoir ouvert son psautier et murmuré ces paroles : *Quoniam requirit Dominus sanguinem servorum suorum* <sup>1</sup>, et celles-ci : *Videat Deus et requirat* <sup>2</sup>, s'est retiré dans l'oratoire et couché sur le sol, les bras étendus en forme de croix. C'est dans cette attitude que l'aperçut un des meurtriers qui, plus acharné que ses complices, venait de se hisser à l'une des fenêtres de la chapelle. Aussitôt il lança de toute la force de son bras un javelot qui perça Lambert d'outre en outre. Après que la rage des assassins se fut assouvie, ils furent effrayés eux-mêmes de ce qu'ils venaient de faire, et se hâtèrent de quitter ces lieux ensanglantés. Alors ceux d'entre les compagnons de l'évêque qui avaient pu se soustraire au carnage revinrent à l'oratoire, enveloppèrent le corps du prélat dans un méchant manteau et se hâtèrent de le transporter à Maestricht. La population de cette ville fut saisie d'une douleur profonde en apprenant l'horrible forfait qui venait de se commettre, et elle se disposait à faire au mort des funérailles dignes de lui. Mais les menaces des familiers de Pepin, qui craignaient de voir dans cette manifestation un reproche adressé à leur chef, mirent obstacle à la pieuse cérémonie qui s'app préparait, et les restes de Lambert furent enterrés presque secrètement dans une humble chapelle, construite au bord de la Meuse et reléguée à l'extrémité du faubourg de Saint-Pierre.

C'est ainsi que l'apôtre de la Toxandrie termina sa belle carrière, le 17 septembre 796. La mort d'aucun des martyrs que la Belgique avait comptés jusqu'alors ne fut plus féconde. En effet, Lambert s'était offert en holocauste pour un des principes les plus saints du christianisme, celui de la monogamie. En défendant la cause de Plectrude, il avait défendu celle de toutes les épouses, de toutes les familles. Aussi, c'est parce qu'il fut le champion de ce principe social qu'il devint l'objet d'une si grande vénération dans le nord de la Gaule, que les oratoires élevés à sa mémoire attirèrent constamment la munificence des femmes et des princesses ostriennes, non-seulement sous les derniers Mérovingiens, mais encore sous la race qui leur succéda, et que le bourg de Liège, où ses ossements furent déposés, se

<sup>1</sup> « Parce que le Seigneur s'est souvenu du sang de ses serviteurs pour en tirer vengeance. » *Psaume ix, v. 12.*

<sup>2</sup> « Que le Seigneur le voie, et qu'il en tire lui-même vengeance. » *Paralipomènes, II, ch. 24, v. 22.*



transforma si rapidement en cette ville puissante, riche et splendide, dont l'histoire renferme tant de pages glorieuses.

De tout mal la Providence sait tirer un bien, et c'est là un des secrets de sa toute-puissance. Il fallait que Lambert mourût pour la doctrine qu'il avait enseignée avec tant de zèle aux barbares, afin qu'elle fût consacrée par un martyr pour être bien comprise des familles qui n'avaient aucun lien, aucune force réelle, aucune unité, aucune cohésion dans la polygamie telle que la pratiquaient les farouches Ostrasiens. Quant à Pepin d'Herstal, sa race, dégénérée et éteinte de bonne heure, ne se fût pas substituée aux Mérovingiens, s'il n'avait eu d'Alpaïs cet enfant qui fut Charles Martel et l'aïeul de Charlemagne. Cependant, hâtons-nous de le dire, il expia autant qu'il put la part indirecte, et néanmoins si condamnable, qu'il avait prise au meurtre de saint Lambert. Sa ferveur religieuse, qui s'était appliquée avec tant de sollicitude à réparer les désastres que la tyrannie d'Ébroïn avait fait essuyer à la cause de la civilisation, prit un nouvel élan après la date fatale du 17 septembre 796. En effet, si Wilfrid, évêque d'York <sup>1</sup>, qui avait passé, en 677, plusieurs mois au milieu des Frisons pour leur annoncer l'Évangile, s'était vu forcé, par les difficultés qu'Ébroïn lui suscita, de renoncer à conquérir ce peuple à la foi chrétienne, Pepin avait, dès son avènement à la mairie palatine, secondé puissamment les entreprises tentées par les moines anglo-saxons au delà du Rhin. Plus tard, en 692, lorsqu'il résolut d'arracher aux Frisons les conquêtes faites sur eux sous le règne de Dagobert II, mais perdues durant les troubles suscités dans l'empire frank par l'ambition d'Ébroïn, — il organisa cette expédition à un double point de vue; elle fut pour lui un moyen d'agrandir le territoire ostrasien et de faire germer parmi les barbares l'élément civilisateur du christianisme; car ce fut, en quelque sorte, dans la compagnie de saint Willibrord et de ses douze assistants apostoliques qu'il marcha contre Radbod et le refoula jusqu'aux bords du Zuiderzée. Cette conquête terminée, il ne se borna pas à confier à Willibrord Utrecht, cet avant-poste de l'Église chrétienne; mais encore il le mit à même d'organiser tout un système d'opérations contre la barbarie païenne; il lui concéda l'abbaye d'Epternach, sur l'Our dans le Trévirois; il l'aida à établir toute une chaîne de monastères, véritables forteresses religieuses, le long du Rhin et de la Roer, dans l'île de Keizersweert, sur l'Odilienberg, à Egmont et à Susteren, d'où partaient coup sur coup ces ardents Anglo-Saxons, Irlandais et Scotts qui, à cette époque, commencèrent une lutte si opiniâtre contre le paganisme frison, les Werenfried, les Adelbert, les Wiro, les Plechelm, les Otger et tant d'autres. Enfin, en 696, Willibrord avait fondé et organisé, avec le secours de Pepin, l'évêché d'Utrecht.

Au moment même où saint Lambert venait de tomber sous les coups de Dodon et de ses complices, Radbod se souleva contre la domination franke. Mais Pepin l'ayant complètement défait à Wyk-by-Duurstede (697), l'Église ultra-rhénane se trouva consolidée à jamais.

<sup>1</sup> Ce fut le même Wilfrid qui découvrit en Irlande la retraite où était caché Dagobert II, fils de Sigebert III, et qui aida ce prince à gagner l'Ostrasie en 673. Cf. EDDI STEPHANI *Vita sancti Wilfridi*, ap. DOM BOUQUER, III, p. 600-602. Sa coopération au rétablissement du jeune Dagobert l'exposa aux persécutions d'Ébroïn.

L'histoire de l'Église septentrionale, dès cette époque, nous montre à toutes ses pages le zèle pieux avec lequel le maire palatin ne cessa de s'appliquer à racheter la part qui peut lui être imputée dans l'attentat dont le dernier évêque de Maestricht avait été la victime. Nous avons mentionné les pèlerinages annuels qu'il faisait, pieds nus et la tête découverte, au monastère d'Odilienberg, sur la Roer. Dans cette pratique, sans doute, les contemporains ne virent pas un simple acte d'humilité, et certainement plus d'un l'interpréta dans le sens d'une expiation. Plus d'un aussi dut interpréter de la même manière la mort violente à laquelle Grimoald, le dernier des fils de Pepin, succomba en 714.

Quoi qu'il en soit, ce fut un des anciens leudes du maire palatin qui succéda à saint Lambert.

Fils de Bertrand, duc d'Aquitaine, qui fut renversé par Lupus, duc des Vascons. Hubert avait, étant fort jeune encore, quitté avec sa mère Phigberte le pays d'outre-Loire, et il s'était attaché comme simple antrustion à la cour de Théodéric III. Plus tard, il était venu en Ostrasie avec les Neustriens qu'Ébroïn, échappé du monastère de Luxeuil, poursuivait de ses vengeances, et s'était affilié à la truste de Pepin d'Herstal, dans laquelle il combattit à la journée de Loixi (680). Peut-être aussi prit-il part à la bataille de Testry. En tout cas, il fut de ceux qui, après cette victoire décisive des Ostrasiens, restèrent fidèles à la fortune du duc Pepin. Ardent chasseur, comme l'étaient, du reste, tous ces Franks dont la loi, sur soixante-cinq titres, en compte trois qui sont consacrés à des détails de vénerie <sup>1</sup>, il était le compagnon assidu du maire palatin lorsqu'il parcourait, selon sa coutume, les forêts des Ardennes ou des bords de la Meuse. Nouveau Nemrod, rien, pas même l'accomplissement de ses devoirs de chrétien, ne pouvait le détourner de cet amusement, qui était pour lui comme une image de la guerre. Aussi la légende raconte-t-elle qu'étant allé un jour à la chasse, pendant que les fidèles se rendaient à l'église pour célébrer la fête de la Nativité, Hubert eut une vision qui le remplit d'épouvante et lui fit faire un retour sérieux sur lui-même. Au milieu des arbres, il aperçut un cerf dont la tête était surmontée d'une croix lumineuse, placée entre les deux branches du bois de l'animal. En même temps, il entendit une voix qui lui recommanda de venir à repentir et d'aller trouver saint Lambert à Maestricht, pour lui demander des conseils de salut. A la vue de cette croix mystérieuse, au son de cette voix inconnue, le chasseur rentra en lui-même ; il avait compris l'avertissement de Dieu. Dès ce moment il dépouilla le harnois du leude, et, revêtant l'humble vêtement du clerc, il courut se placer sous la discipline de saint Lambert. Combien de temps il passa sous la direction de ce maître sage et pieux, on l'ignore. Mais en l'an 696 il voulut visiter le tombeau des saints Apôtres à Rome, et entreprit ce pèlerinage, où les hommes qui se dévouaient à la tâche périlleuse des missions avaient coutume d'aller puiser les forces nécessaires pour accomplir leur œuvre. Il était précisément sur le point d'atteindre la capitale du monde chrétien, vers la fin de l'été. Or, un fait étrange s'y passa le 17 septembre aux premières lueurs du jour. Le pape Sergius, — et c'est encore la légende que nous reproduisons ici, — le pape Sergius, après avoir chanté les

<sup>1</sup> *Lex Salica* : tit. VI, de *furtis canum* ; tit. VII, de *furtis avium* ; tit. XXXIII, de *venationibus*.

nocturnes, venait de se rendormir, lorsque dans une vision lui apparut un esprit qui lui annonça que saint Lambert avait expiré sous les coups de ses meurtriers et qu'il déposait l'insigne de sa dignité entre les mains de l'héritier de saint Pierre. S'étant aussitôt réveillé, Sergius trouva en effet déposée près de son lit la crosse du martyr, et il se souvint que l'esprit avait ajouté que personne n'était plus digne qu'Hubert de succéder au mort, Hubert qu'on verrait ce jour même agenouillé devant la tombe des apôtres.

Durant la nuit, le disciple de saint Lambert était entré dans la ville sainte, et, selon ce qui avait été dit, Sergius le trouva en oraison à l'endroit indiqué. Il lui donna aussitôt l'investiture usitée, par la crosse et par l'anneau.

Ainsi promu au siège que saint Lambert avait occupé avec tant d'éclat, Hubert s'applique, sinon à développer l'œuvre de régénération si bien entreprise par son prédécesseur dans la région septentrionale et occidentale de l'Ostrasie, au moins à ne pas laisser s'amoindrir et dégénérer les fruits de civilisation qui y mûrissent déjà en si grande abondance. L'Ardenne attire plus particulièrement son activité, cette Ardenne naguère le théâtre de ses courses de chasse effrénées, et dont il fait aujourd'hui le but de ses courses apostoliques. Mais une idée le préoccupe surtout, c'est le projet de transférer aux bords de la Légie les restes de son pieux devancier, qui reposent toujours dans l'humble chapelle où la colère des leudes de Pepin d'Herstal les a fait reléguer, et où les flots de la Meuse seuls leur murmurent, en passant, cet hymne triste et doux que les rivières chantent aux sépulcres qui les avoisinent. Soit qu'il veuille simplement ramener le corps de Lambert aux lieux qui furent témoins de son martyre, soit qu'il ait l'intention de rapprocher de Pepin ce souvenir dans le but de rappeler le duc ostrasien dans la voie du devoir au moyen d'un reproche toujours visible et toujours présent, Hubert rêve constamment à cette translation. Toutefois, il n'ose se hasarder à l'opérer que douze ans après son avènement à l'épiscopat, pendant que Pepin est absorbé, au delà du Rhin, par la guerre que l'Ostrasie fait à Wilhar, duc des Alamans (en 709 et en 710). Profitant de l'absence du maire, Hubert dépose à côté de la dépouille de saint Théodard celle de saint Lambert, et élève une vaste basilique sur l'emplacement de l'humble chapelle des saints Côme et Damien. Non loin de là, il construit une autre basilique qu'il dédie à saint Pierre, et ces deux édifices sont les premiers autour desquels se grouperont cette ville aujourd'hui si populeuse qui sera Liège et ce chapitre cathédral qui, au XII<sup>e</sup> siècle, comptera parmi ses chanoines deux fils d'empereur, sept fils de rois, quatorze de ducs et vingt et un de comtes.

Hubert, à qui l'on rapporte aussi la translation du siège épiscopal de Maestricht à Liège, est regardé comme l'auteur de la plupart des lois et des institutions publiques qui gouvernèrent plus tard cette grande et illustre cité. Il mourut chargé d'ans, à Tervueren, le 13 novembre 727, et fut enterré d'abord dans la basilique de Saint-Pierre, qu'il avait fait construire à Liège. Mais, seize ans après, son corps fut relevé, transporté en Ardenne et déposé dans le monastère d'Andain, fondé, en 687, par Pepin d'Herstal sur les ruines d'une ancienne forteresse qui était connue sous le nom de château d'Ambra et que les Huns avaient dévastée lors de l'invasion d'Attila. C'est dans cette retraite, devenue dans la suite la célèbre abbaye de Saint-Hubert,

qu'il repose au milieu de ses forêts autrefois tant aimées et dont le silence n'est plus troublé que par les processions de pèlerins qui viennent tout l'été s'agenouiller en foule autour de son tombeau ou par les troupes de veneurs qui, tous les ans, le jour anniversaire de sa mort, font sonner autour de son dernier asile les fanfares joyeuses de leurs cors et de leurs trompes de chasse.

ANDRÉ VAN HASSELT.



# BIOGRAPHIE NATIONALE

VIE DES HOMMES ET DES FEMMES ILLUSTRES

DE LA BELGIQUE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS,

publiée sous la direction de

**ANDRÉ VAN HASSELT,**

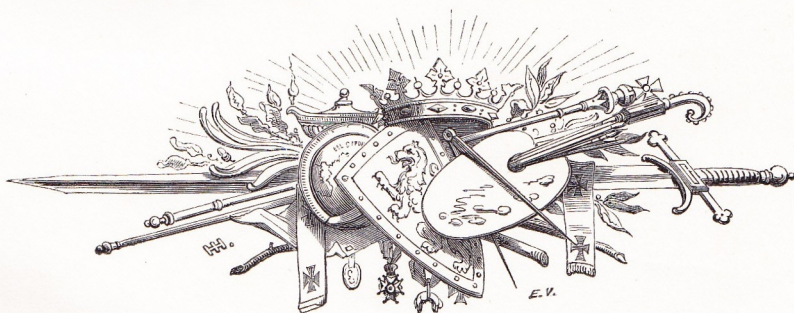
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE,

ET AVEC LE CONCOURS DE L'ÉLITE DES ÉCRIVAINS ET DES ARTISTES BELGES

---

PREMIÈRE PARTIE.

Souverains, Hommes politiques, Guerriers, Missionnaires, Saints, Évêques, etc.



BRUXELLES

**ALEXANDRE JAMAR, ÉDITEUR.**

40, RUE DES MINIMES.